

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



36^e Rencontre québécoise internationale des écrivains

Sébastien Lavoie

Number 131, Fall 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37223ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lavoie, S. (2008). Review of [36^e Rencontre québécoise internationale des écrivains]. *Lettres québécoises*, (131), 58–60.

De l'ailleurs



et qui se préoccupe du sort des zèbres en Afrique, de Robert Lowell et de bien d'autres choses... Un beau texte tout en évocations grises contenues dans de très belles phrases dont les longueurs les préservent de toute reproduction en ces lignes (les intéressés surveilleront les parutions de la revue *les écrits...*)

La 36^e Rencontre québécoise internationale des écrivains a eu lieu du 24 au 27 avril dernier sous l'égide de l'Académie des lettres du Québec.

L'événement s'est ouvert par une conférence publique de l'écrivain, critique, traducteur et essayiste Alberto Manguel, qui a relaté son parcours. Fils de diplomate aux mœurs aristocratiques (il a d'abord appris l'allemand, la langue de sa nourrice), ayant grandi dans divers pays, il dit avoir d'abord senti le besoin de se construire un ici, un point d'ancrage, et cet ici a été les livres, qu'il dévore depuis toujours (il en possède 30 000).

L'ici étant la lecture, vous comprendrez que son ailleurs est celui de l'écriture. Alberto Manguel a commis ses premiers écrits à douze ans. La tâche s'est avérée ardue, physiquement exigeante, et l'inspiration ne s'est révélée être qu'« un point de départ, comme la faim pour le cuisinier ». Il a donc abandonné cette activité et est retourné à ses lectures. Puis il a commencé à travailler pour de petits éditeurs et pour des libraires, il s'est lié avec Jorge Luis Borges (à la vue déclinante, à qui il s'est mis à faire la lecture) et s'est retrouvé à Paris, en 1968, où la faim l'a contraint à écrire quatre nouvelles « affreuses ». En 1980 paraît tout de même un premier ouvrage, le *Dictionnaire des lieux imaginaires*, mais ce n'est pas encore de la fiction. Il lui faudra attendre 1988 pour que la réalité réussisse à l'y faire culbuter.

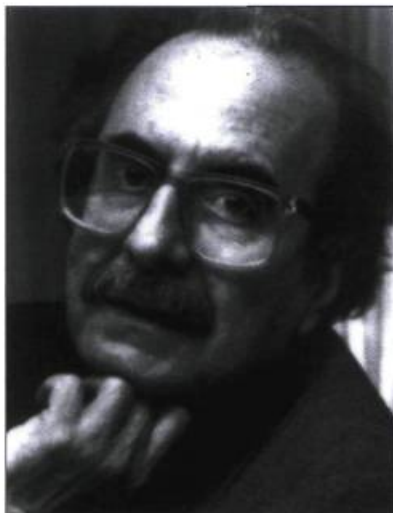
Bien installé à Toronto, il apprend une nouvelle qui le désarçonne : un de ses professeurs en Argentine, celui qui lui a appris à aimer les livres, qui lui a montré son ici, a dénoncé certains de ses propres élèves à la dictature de l'époque (avec les conséquences que l'on imagine). Le trouble qu'il ressent alors sera à l'origine de son premier roman, maintenant publié sous le titre de *Dernières nouvelles d'une terre abandonnée...*

LE COLLOQUE

Cette allocution n'était que l'un des deux hiatus publics à un sommet privé tenu entre une vingtaine d'écrivains d'ici et d'ailleurs. Un long prologue et trois tables rondes allaient ponctuer la fin de semaine des chanceux conviés à l'Institut de tourisme et d'hôtellerie du Québec (l'autre événement public a été une lecture, pas toujours inspirée, qui s'est tenue le 25 avril à la maison de la culture Plateau-Mont-Royal).

Le premier matin, un des invités a noté avec satisfaction que des gens de CIBL venaient capter les discussions pour diffusion ultérieure. « Avant, c'était les gens de Radio-Canada qui venaient... », de répliquer Naïm Kattan, renfrogné.

Les micros en place, Marie-Claire Blais s'est mise à lire un texte touffu, dans lequel il a été principalement question de l'ailleurs des artistes, des opprimés et des marginaux. Mais aussi de l'impossible rencontre avec l'autre, des doux rêves d'*Alexandre Cbenervert*, d'un accidenté de moto ayant acquis un « cerveau spirituel »



NAÏM KATTAN

L'AILLEURS DU LANGAGE

Cette fin de semaine-là, personne n'a évidemment réinventé le discours sur l'ailleurs, mais les visions, complémentaires, formaient un ensemble intéressant.

Erin Moure, par exemple, a affirmé que l'ici « ne peut être que le lieu du corps » : « Nous sommes des faits formés de charbon, d'hydrogène, d'oxygène. Charnels. » Elle a raconté sa découverte de l'imprimé et de sa fonction, alors qu'elle n'était qu'une toute jeune Erin Moure :

« Pour moi, même aujourd'hui, l'ici et l'ailleurs entrent en contact sur la feuille blanche. » Et quand elle parle de l'ailleurs, la polyglotte parle bien sûr de l'ailleurs des langages qui charrient chacun leur propre conception du monde. « Peu à peu, j'ai commencé à me rendre compte que cet ailleurs était aussi à l'intérieur de mon corps, que l'ailleurs n'est pas forcément un *dehors* : une rencontre avec une extériorité. » Et cette rencontre avec l'ailleurs langagier nourrit l'être grégaire que nous sommes, *por supuesto*.

Bien joli tout ça, mais il n'y avait pas que des optimistes dans la salle. Telle la Belge Nicole Malinconi, préoccupée par le rôle de l'écrivaine et qui pense tout de suite aux expressions « être ailleurs » et « avoir l'esprit ailleurs », ces vilaines dispositions de l'auteur. Car l'écrivain se doit de rendre son cerveau disponible pour se laisser atteindre par les mots. C'est dans cet état d'esprit qu'il faut aborder le travail d'écriture.

Avant d'écrire, on est d'abord atteint par quelque chose d'extérieur [...] mais extérieur à quoi? Peut-être pas à soi-même. [...] Quelque chose qui vous saisit ou vous taraude, se trouvant ailleurs que dans la pleine possession. Ailleurs... on y revient. L'ailleurs serait ainsi, pour ce qui concerne l'écriture, non pas un lieu distrait ni rêveur, mais comme au plus profond inconnu de soi, vulnérable donc. Risqué. Qui ferait écho au parcours singulier de la vie que l'on a eue. Ce serait le lieu où se rejouerait, sans cesse à recommencer, la décision et le non-vouloir de l'écriture.

« L'ailleurs, le danger », semble-t-elle donc postuler. C'est le titre de l'exposé d'Aline Apostolska. Celle qui a « quitté la France pour le Québec pour perdre [s]es repères », qui a atterri dans un « ailleurs idéal réalisé », avance que, « dans la vraie vie, l'ailleurs n'existe pas. Il peut, au mieux, s'incarner en devenant un ici ». Elle rappelle que, dans la Grèce Antique, les condamnés à mort avaient le choix entre le pilori et l'exil et que la grande majorité choisissait le pilori. L'ailleurs est une illusion, un piège. « Dans la vraie vie, l'ailleurs est un non-sens, et seul le fait de parvenir à le transformer, j'allais dire de le *transfigurer*, en chair à papier, en matière à rêves vivante, lui donne enfin le sens qu'il ne possède pas en soi. » *L'enquête* d'Hérodote, son exil et son récit, n'est que l'ancêtre de ce genre littéraire né au xii^e siècle (en Occident) sous le nom de « romanz ».

CERTAINS CROIENT AU VOYAGE...

L'ailleurs avait aussi d'autres partisans, notamment André Carpentier. Ses propos contrastaient avec ceux de Nicole Malinconi : « Être ailleurs signifie y être présent, présent par ses sens, donc par le corps, et par sa capacité à tirer de l'émotion ou de la signification des choses. Et je me demande si je ne voyage pas dans l'ailleurs, entre autres raisons, par souci de renouer avec [ma] propre sensibilité. » Car qui s'impose l'ailleurs s'impose un décalage et, forcément, une remise en question.

Et n'est-ce pas ce que je vis et cherche dans l'autre part du monde, d'autres relations à un autre monde? Je me demande d'ailleurs si, dans le voyage, je ne me change pas moins les idées, comme on dit communément, que les affects. [...] En ce sens, il se pourrait que ma tentation de l'ailleurs exotique réponde à un désir de déconsolider mon registre d'adaptation par accoutumance, un désir de déconsolider ma structure répétitive et rassurante et d'ainsi m'imposer de renouer sur des bases nouvelles avec l'espace humain.

Car, bien sûr, dans « la remontée vers l'étymon du mot "ailleurs", je croise *alius*, autre ».

Élisabeth Vonarburg est une « enfant déracinée de parents grands voyageurs ». L'auteure de science-fiction née en France a une manière particulièrement intéressante d'aborder sa rencontre avec le Québec :

Votre ici à vous, Québécois parmi nous, qui était pour moi un ailleurs, s'est très vite révélé une fascinante version de mon ancien ici : comme un univers parallèle, l'Amérique sinon française du moins francophone. Car la langue, après tout, est le seul pays des écrivains et elle était ici aussi, ma langue, décalée, juste assez la même et juste assez une autre pour brouiller plaisamment les contours d'ailleurs et d'ici.

L'AFFREUX GAUCHISTE SUISSE

Place fut faite au Suisse Claude Darbellay qui fit de l'humour, récita le poème d'un éleveur-paysan à propos d'un village où rien ne se passe, se lamenta que l'étiquette d'« écrivain francophone » servait aux nobles Français à distinguer le bon grain de l'ivraie et réduisit l'opération à une vulgaire question de pouvoir. Diantre! me suis-je dit en cherchant du regard la sortie de secours. Y aurait-il un gauchiste planqué dans l'auguste assemblée? Il raconta une scène, qui s'est passée tout de suite après les sinistres événements de Paris en 1871, où une pauvre « foule de bourgeois qui ont eu peur » ont crevé les yeux à de méchants prisonniers communards qui passaient devant eux.

Le pouvoir aveugle toujours l'adversaire pour qu'il ne voie pas ce qu'on lui fait [...] Donne sa version de l'Histoire. Aujourd'hui, on ne creve plus les yeux des révoltés avec des épingles, mais avec des images. Une sorte de voyage organisé avec arrêts obligés et panneaux: photographiez ici. C'est propre, sans douleur, et remarquablement efficace.

On sentait que l'anarchiste allait nous proposer de mettre la littérature au service de la déconstruction des dites images. Mais le communiste nous a plutôt balancé l'exemple d'un PDG incompétent qui a quitté récemment la direction de sa banque avec des millions, alors que celle-ci a perdu plusieurs milliards... Voilà un autre socialiste qui veut combattre les images du pouvoir par des clichés déjà éculés!

Un intervenant, natif de Pondichéry, a raconté que, petit, son ailleurs par excellence était le royaume des interdits, et une autre que, au musée Auschwitz-Birkenau, elle

n'avait pu se résoudre à manger une pomme... D'autres encore ont pris la parole. Si leurs propos n'ont pas eu d'écho ici, ce n'est pas parce qu'ils étaient dans ce proverbial ailleurs que l'on situe à côté d'un quelconque chemin, c'est que l'ici que l'on m'a attribué en ces pages est malheureusement trop circonscrit pour que je sois capable de rendre la pleine mesure de tout ce qui s'est dit.

Claudine Bertrand, porte-parole des poètes du Québec, à La Rochelle

Dans le cadre des Festivités du 400e anniversaire de la fondation de la ville de Québec par Samuel de Champlain, quelques artistes et poètes de renom, québécois et français, ont foulé le sol de la Charente-Maritime, pour le plus grand bonheur de ses habitants et des 80 000 touristes présents.

Parmi eux, la poète Claudine Bertrand, ambassadrice des poètes québécois, eut le succès qu'elle mérite. Il faut dire que le public rochelais avait déjà abordé son œuvre grâce à sa participation à l'anthologie *Québec 2008*, parue à l'occasion du *Printemps des Poètes*, à La Rochelle. C'est Josyane De

Jesus-Bergey et Bernard Pozier qui avaient choisi et réuni des poèmes de quarante poètes de France et du Québec et les avaient proposés aux Éditions Sac à Mots et aux Écrits des Forges.

Claudine Bertrand, présente au Village de la Grande Traversée de l'Atlantique du 3 au 8 mai, outre les lectures et les nombreuses signatures de ses œuvres récentes et du magnifique portfolio « Voiles 2008 », n'eut de cesse d'expliquer et de commenter au public la démarche originale imaginée par Jacques Charcosset, secrétaire



CLAUDINE BERTRAND

de l'association littéraire « Larocheville » : faire travailler une, ou un, artiste plasticien québécois ou français avec une, ou un, poète français ou québécois. Claudine Bertrand et Jackie Groisard, plasticien rochelais, après un an de travail facilité par Internet, entrèrent en harmonie et réalisèrent un poème et une voile peinte, deux œuvres qui partirent sur l'un des cinquante vaillants voiliers vers Québec, dans le sillage du Belem. Espérons que ces voiles arriveront à bon port, non pas comme celles de la plasticienne québécoise Nadine Busque et du poète rochelais Raymond Bozier, président de Larocheville, dont le bateau-porteur dut rentrer à La Rochelle avec une avarie irréparable.

La curiosité du public de tous âges pour la poésie québécoise et les questions posées sur le Québec en général montrent l'intérêt des Français pour « la Belle Province ».

Le rôle de Claudine Bertrand ne se limita pas à ces quelques jours car elle avait déjà pris date avec une autre plasticienne, Denise Sabourin, professeure d'arts plastiques au lycée Valin, et sa collègue Katia Laplace-Claverie, dont les élèves avaient écrit des poèmes inspirés par ceux de la poète québécoise. Une œuvre picturale impliquant Claudine Bertrand et un poème d'élève est d'ailleurs en gestation chez Denise Sabourin, à la Minimes'gallery, sur le port de plaisance de La Rochelle.

D'autre part, le plasticien Alain Tréhard et Claudine Bertrand projettent aussi une exposition commune avec des poèmes inspirés par les œuvres picturales. Sur l'île de Ré, qu'elle visita, on parla aussi d'ateliers d'écriture pour résidents d'une très belle ancienne maison d'hôtes « Le jardin secret ».

Mais une poète québécoise intéresse également les femmes de La Rochelle et en particulier l'association Femmes professionnelles solidaires dont les adhérentes souhaitent lui poser des questions sur le rôle des femmes poètes au Québec. Claudine Bertrand a accepté de bonne grâce de passer une soirée avec elles et de lire plusieurs poèmes dont le magnifique « À 2000 années lumière d'ici » qui remporta le plus vif succès. Elle relata son parcours d'écrivaine et montra comment il est relié à l'écriture des femmes au Québec et ailleurs.

Cette première étape franchie, Claudine Bertrand a visité Grenoble le 29 mai, sur invitation de la Maison de la Poésie Rhône-Alpes. En effet, l'un de ses poèmes, paru dans la revue *Bacchanales* fut choisi et mis en musique par les élèves du Conservatoire qui le chantèrent lors d'une soirée de gala.

De plus, les 7 et 8 juin à Versailles, elle était invitée à participer à un récital de poésie, dans le cadre du Mois de Molière. S'ensuivit un passage au Marché de la Poésie, place Saint-Sulpice au cœur du Paris intellectuel, où éditeurs et poètes se présentent à un public averti. Puis, Claudine Bertrand donna une conférence, « Regards de femmes québécoises dans l'espace poétique », à la Sorbonne, la prestigieuse université de Paris, dans le cadre du Colloque sur les contributions des femmes à l'histoire du Québec, organisé pour le 400^e anniversaire.

Au mois d'août, elle rejoint la Normandie où elle était invitée au colloque « Femmes, création et politique », au Centre culturel international du Château de Cerisy-la-Salle, dans la Manche, du 2 au 6 août.

Ce périple, qui a pu être organisé grâce au soutien du Conseil des arts et des lettres du Québec, s'est achevé le 10 août. La curiosité du public de tous âges pour la poésie québécoise et les questions posées sur le Québec en général montrent l'intérêt des Français pour « la Belle Province ». Le site « Mouvances.ca », fondé par Claudine Bertrand pour faire la promotion de la poésie internationale, permettra à un large public de découvrir des voies nouvelles. Sans aucun doute, ce que Claudine Bertrand a semé en France, à l'occasion de toutes ces rencontres ne manquera pas de porter ses fruits à court ou à moyen terme.



YVAN G. LEPAGE

Yvan G. Lepage (1943-2008)

Yvan Lepage nous a été brutalement enlevé, le 22 mai, par un cancer sournois mais fulgurant qui ne s'était manifesté au grand jour qu'à la mi-mars. Son décès prématuré laisse un vide incommensurable dans le monde des lettres, tant françaises que québécoises, et plus particulièrement dans le domaine de l'édition critique, dont il était un spécialiste internationalement reconnu.

Philologue et médiéviste de formation après des études de doctorat à Poitiers, Yvan

Lepage laisse derrière lui six éditions critiques d'œuvres médiévales, en plus d'un *Guide de l'édition de textes en ancien français* (Champion, 2001) et d'un grand nombre d'articles dans des revues spécialisées et des actes de colloque. Plus près de nous, la critique a salué avec enthousiasme la qualité remarquable de ses éditions critiques méticuleuses du *Survenant* et de *Marie-Didace*, de Germaine Guèvremont, de même que celle, difficile entre toutes à réaliser, du *Menand, maître draveur* de Félix-Antoine Savard, toutes parues dans la prestigieuse « Bibliothèque du Nouveau Monde » dont il assumait par ailleurs, depuis le début de 2006, la direction du comité éditorial. Son départ inattendu, à un âge aussi jeune, nous prive en outre d'une biographie de Savard à laquelle il travaillait assidûment depuis déjà quelques années.

Homme d'ordre et de devoir, Lepage s'est illustré tout à la fois dans les trois domaines qui constituent la pierre de touche d'une carrière universitaire réussie, soit l'enseignement, la recherche et l'administration. Professeur rigoureux et exigeant, il a su inspirer à ses étudiants la passion des études littéraires. Directeur de département, tant à l'Université de Moncton, où il avait amorcé sa carrière, qu'à l'Université d'Ottawa où il fut également secrétaire et doyen adjoint de la Faculté des arts pendant dix-huit ans, il n'a pu que susciter l'admiration de ses collègues. Enfin, sous la grande réserve et la modestie qui le caractérisaient, ses nombreux amis avaient progressivement appris à reconnaître la chaleur et la générosité exceptionnelles de son amitié et de son dévouement.

Michel Gaulin



ROBBERT FORTIN

Robbert Fortin (1946-2008)

Le poète Robbert Fortin est décédé à l'Hôpital Notre-Dame de Montréal le 14 avril dernier d'un malaise cardiaque. Né à Saint-Victor-de-Beauce, en 1946, Robbert Fortin était poète, peintre et graveur. En 2003, il devint directeur de la collection « L'appel des

mots » à l'Hexagone, collection consacrée essentiellement à la relève de la poésie québécoise. Robbert Fortin vivait à Montréal où il organisait fréquemment des récitals de poésie ainsi que des ateliers en milieux scolaires et universitaires. Avec son troisième recueil, *Peut-il rêver celui qui s'endort dans la gueule des chiens*, il a remporté le Grand Prix du Salon du livre de Toronto en 1996 et le Prix d'excellence de la Société des écrivains canadiens pour *Je vais à la convocation, à ma naissance* en 1998. Il a également été finaliste au prix Trillium en 1998 pour *Jour buvard d'encre*. En 2006, il a publié *Les dés de cbagrïn*, son dixième recueil.